

GIRAUDON, DANIEL. *La Clef des chants. Histoires de gwerzioù.* Fouesnant, éd. Yoran embanner, « Traditions populaires de Bretagne », 2020, 427 p. ISBN 978-2-36785-025-2

Françoise Lempereur

Volume 19, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082767ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082767ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lempereur, F. (2021). Compte rendu de [GIRAUDON, DANIEL. *La Clef des chants. Histoires de gwerzioù.* Fouesnant, éd. Yoran embanner, « Traditions populaires de Bretagne », 2020, 427 p. ISBN 978-2-36785-025-2]. *Rabaska*, 19, 271–275.
<https://doi.org/10.7202/1082767ar>

situer dans le temps long de l'histoire et analyser leur contenu dont la portée intéresse tout autant la psychologie individuelle, la mentalité collective, la vision du monde des scripteurs. Faut-il s'étonner alors que plusieurs « écrivains » et écrivains furent des clercs ? En somme, pourquoi écrit-on dans ces circonstances exceptionnelles ? À moins de se nommer Timon le Misanthrope, les hommes et les femmes qui ont pris la route, qu'elle soit terrestre ou maritime, ne désirent pas couper tout lien avec l'humanité. Et ceux qui fuient leurs persécuteurs n'en cherchent pas moins un asile parmi des hommes plus compatissants. Leurs écrits n'essaient pas de rompre avec leur passé. « Le passé n'est jamais mort, il n'est même pas passé », écrivait avec justesse William Faulkner (*Le Bruit et la fureur*). Ils espèrent en rescaper une partie en maintenant actifs les liens avec ceux qui ont partagé leur vie d'avant. On écrit toujours pour un interlocuteur, soi-même ou autrui. « La lettre, comme le portrait, incarne la personne qui l'écrit et le représente auprès du destinataire » (Sarah Hurlburt, p. 256).

Les études sur la mobilité humaine voient s'ouvrir un bel avenir devant elles. Non point que le sujet soit nouveau. L'homme n'est pas une ascidie, la mobilité fait partie de sa destinée. De 1519 à 1521, Magellan a fait le tour de la planète. En 1969, Neil Armstrong a laissé l'empreinte du premier pas de l'homme sur la Lune. Certains se voient déjà sur Mars, réalisant le rêve de Constantin Tsiolkovski : « La terre est le berceau de l'Humanité, mais on ne passe pas sa vie dans un berceau ». *Dans leurs propres mots* fait figure d'œuvre pionnière en relevant les traces écrites du passage de ces pèlerins qui n'ont point de port dans un temps qui n'a point de rive, pour emprunter au *Lac* de Lamartine. Rien n'interdit de penser que, dans les siècles à venir, leurs témoignages soulèveront la même émotion que la vue des empreintes de pas, emprisonnés dans la cendre volcanique à Laetoli en Tanzanie, d'un Hominidé adulte et d'un enfant. Il y a de cela 3,5 millions d'années.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

GIRAUDON, DANIEL. *La Clef des chants. Histoires de gwerziou*. Fouesnant, éd. Yoran embanner, « Traditions populaires de Bretagne », 2020, 427 p. ISBN 978-2-36785-025-2.

La « clef des chants » est un petit signe graphique placé au début de chaque ligne d'une partition musicale pour permettre au lecteur d'interpréter la mélodie à sa juste hauteur, tandis que « prendre la clef des champs » est synonyme de « s'évader ». Pour notre grand plaisir, l'ouvrage de Daniel Giraudon répond aux deux formules, car s'il nous informe surtout sur la

richesse historique, lexicale et sociale des *gwerzioù*, ces longues complaintes chantées en langue bretonne, il incite aussi notre esprit à vagabonder à travers la Bretagne rurale des siècles passés, une Bretagne qui nous enchante par ses manoirs, ses croyances, ses récits ou ses savoir-faire. Ainsi, nous sont décrits, au fil des pages, tant les dangers de la récolte du géomon blanc que la vie des ménétriers locaux, l'attachement de la population aux saints et aux prêtres – vertueux ou non – ou même la manière de déterminer si un terrain est propice aux pratiques agricoles... Une véritable plongée dans un monde disparu, où le lien social était solidement ancré dans les communautés villageoises.

En France, la chanson bretonne, « richesse littéraire qui fut révélée à l'Europe par la publication du *Barzaz-Breiz* de La Villemarqué en 1839 » (p. 17), est sans doute celle qui a connu les premières marques d'intérêt de la part des intellectuels, beaux esprits que l'on n'oserait pourtant pas qualifier d'« ethnologues » ou de « musicologues ». On se souviendra notamment du projet de recueillir les traditions et expressions propres aux différents terroirs « celtiques », initié en 1804 lors de la création de l'Académie celtique, et les tentatives, issues de la mode des statistiques, de consigner la « poésie populaire » du monde paysan, tentatives qui trouveront en la personne d'Hyppolyte Fortoul, ministre de l'Instruction publique sous Napoléon III, son plus ardent défenseur. Aucun des collecteurs du XIX^e siècle ne parviendra cependant à cerner la véritable nature de la chanson dite « populaire » et, en Bretagne comme ailleurs, la récolte ne fut pas conforme à la situation réelle dans le monde rural, car elle ne prenait pas en compte à sa juste valeur la transmission orale intergénérationnelle.

Comme ailleurs en Europe occidentale, celle-ci a commencé à disparaître à la charnière des années 1960-1970, lorsque la mécanisation de l'agriculture et l'arrivée de la télévision ont mis fin aux travaux collectifs et aux veillées, principales occasions de chanter dans les communautés paysannes. C'est à cette époque que Daniel Giraudon, originaire de Binic, en pays gallo, s'installe à Lannion, une des capitales de la « Bretagne bretonnante ». Arpentant la campagne, il apprend la langue et se lance à la recherche des croyances et des traditions locales, en particulier des chants traditionnels. Il découvre avec bonheur que nombre d'entre eux sont toujours latents dans la mémoire des habitants et entreprend alors de faire remonter à la surface ce répertoire moribond.

Lorsqu'à la fin des années 1970 il découvre dans un grenier une collection d'environ 300 chansons imprimées sur feuilles volantes et entreprend d'en faire une étude approfondie dans le cadre d'une thèse de doctorat (« Chansons populaires de Basse-Bretagne sur feuilles volantes », dans *Skol-Vreizh - L'École bretonne*, n° 2-3, 1985), il note que le chanteur traditionnel n'accorde pas d'importance au fait qu'un chant ait été transmis oralement ou

soit passé par l'imprimerie. La seule différence est la présence d'un titre, une date et un auteur, informations que la tradition orale a gommées au fil des ans. Il s'interroge dès lors sur l'authenticité des anciens chants collectés : leur transmission a-t-elle été modifiée par le passage à l'écrit, qu'il soit manuscrit ou édité ? Cet écrit a-t-il au contraire servi d'aide-mémoire et favorisé une transmission plus efficace ? Certains textes ont-ils été volontairement modernisés ? Il recense alors les différentes versions d'une même *gwerz* et les compare.

Le répertoire sur feuilles volantes, déjà connu aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles pour les cantiques, s'est répandu pour le chant profane au cours du ^{xix}^e siècle, au fur et à mesure que s'installait dans le milieu rural la connaissance de l'écriture et de la lecture. Son âge d'or s'étend entre 1820 et 1920. Pour Daniel Giraudon, l'histoire de la chanson populaire ne peut négliger cette source, car ces compositions, généralement diffusées lors des pardons, foires et marchés, ont été écrites pour le peuple par des chanteurs d'origine populaire. Accuser ces feuillets d'avoir fait disparaître le répertoire ancien de tradition orale n'est que partiellement vrai : parmi les *gwerziou* qu'il décrit et commente dans le présent volume, l'une, *La Gwerz sant Juluan* (La complainte de saint Julien), est désignée par lui comme « une feuille volante du ^{xvii}^e siècle passée dans la tradition orale » (p. 373-395) et il montre que plusieurs autres ont servi, au cours du temps, d'aide-mémoire aux chanteurs.

Il reste que l'ouvrage nous propose essentiellement des complaintes historiques de tradition orale, composées avant la Révolution et collectées par lui au cours des quarante dernières années, sous forme chantée ou contée, auprès de témoins âgés, souvent seuls détenteurs de la transmission patrimoniale. Ces longues complaintes, évoquant des querelles sanglantes, des assassinats, des naufrages ou des faits divers, sur la côte ou dans les paroisses paysannes, sont analysées tant dans leur forme que dans leur contenu. Les faits sont rapportés à l'histoire locale et les textes sont illustrés de photos, de dessins, de reproductions picturales et, selon les cas, de petites partitions reprenant la ligne mélodique. Le recours systématique aux archives paroissiales, aux rapports officiels et aux sources iconographiques, et l'examen simultané des différentes versions publiées, manuscrites ou enregistrées, constituent une somme documentaire considérable qui intéressera tant l'historien local que le chercheur hors Bretagne.

D'un corpus initial de plusieurs centaines de documents, Daniel Giraudon a gardé 18 *gwerziou*, auxquelles il consacre à chaque fois entre 10 et 40 pages d'analyse, en ce compris la transcription intégrale des paroles en breton des différentes versions et leur traduction française. Lors de ses campagnes de collectes « dans les petites exploitations tenues par des cultivateurs d'un certain âge où l'on prenait encore le temps de vivre et de faire une pause

en milieu d'après-midi pour partager un café et un casse-croûte » (p. 12), il constate, comme je l'ai moi-même noté lors de mes collectages en Wallonie, que la relation affective au contenu patrimonial est le moteur de la mémoire : la chanson de grand-mère ou celle liée à un moment marquant de la vie est davantage valorisée, et donc retenue, qu'une autre avérée ancienne. La plupart des témoins n'ont d'ailleurs aucune idée de la date de création de leur répertoire. Peu leur chaut, pour autant qu'ils l'aient entendu de la bouche d'un parent (Lempereur [dir.], *Patrimoine culturel immatériel – Manuel*, Liège, 2017, p. 78-96).

Grâce à la comparaison des différentes variantes et aux témoignages de terrain recueillis par lui-même et par d'autres collecteurs – dont les folkloristes du XIX^e siècle –, l'auteur réalise un déroulé de l'histoire et une première datation. Pour vérifier la véracité du récit, il détermine ensuite ses protagonistes, en croisant les éléments contenus dans le texte avec des documents d'archives de toute nature, dont il cite des extraits : dossiers judiciaires, actes notariés, registres paroissiaux, généalogies, topographies, etc. Il s'efforce enfin d'identifier l'auteur de la *gwerz* et le parcours mémoriel de celle-ci.

Le cheminement intellectuel s'avère à chaque fois passionnant et nous replonge dans un temps historique et un environnement géographique précis. Ainsi, la plupart des *gwerz* sélectionnées datent des XVII^e et XVIII^e siècles. La plus ancienne remonte à 1649 et provient du Trégor, au nord de la Bretagne, comme la majorité d'entre elles. Indépendamment de la problématique linguistique ou stylistique qui examine les variantes locales et l'évolution du parler breton (et qu'il m'est impossible d'apprécier), le recueil permet de comprendre les mécanismes de la tradition orale, avec son lot de transformations, conscientes ou inconscientes, portant notamment sur l'utilisation d'artifices utiles à la mémoire, comme la rime, la présence fréquente du dialogue et la division en deux ou trois parties.

Daniel Giraudon note parfois la modernisation du vocabulaire : dans une des complaintes, l'arme du crime est d'abord une épée, puis un sabre, un coutelas et enfin un fusil. Cette observation est vraie partout. J'avais moi-même relevé, lors de mes enquêtes de 1973, la présence de néologismes au cœur de complaintes médiévales de facture modale, par exemple, dans *L'Écolier assassin*, qui raconte l'histoire tragique d'un jeune homme obligé par une mère perverse à tuer sa maîtresse et à lui en rapporter le cœur : « *T'en as menti, coquin de frère / C'est ta maîtresse que tu as tuée / À la police, j'm'en vais y aller* », le mot « police », au sens actuel de « service d'ordre » n'apparaissant qu'au XVII^e siècle.

L'auteur pointe aussi la réduction au fil du temps de la longueur des textes. Ainsi, la *Complainte de saint Julien*, cantique du XVII^e siècle pour lequel il possède des versions publiées sur feuilles volantes, est amputé des

trois quarts de ses 260 vers (p. 379), notamment de ses cinq premiers couplets d'introduction, dans lesquels le compositeur intervenait directement, et de sa conclusion morale. Il y voit une évolution intéressante d'un point de vue anthropologique, celle d'un chant imprimé sur feuilles volantes, né dans un milieu lettré, passé et transmis dans un milieu populaire de tradition orale et transformé par les interprètes au point de ne plus laisser voir son origine.

En fait, de tels exemples nous renseignent sur « les mécanismes de la tradition orale qui, au cours des nombreuses transmissions dans le temps et l'espace, gomme, sélectionne mais aussi ajoute des éléments nouveaux, puisés à d'autres sources traditionnelles, notamment sous forme de clichés, en privilégiant surtout les dialogues, passant du narratif et descriptif au dramatique » (p. 390). Voilà qui permet d'inscrire la publication de Daniel Giraudon dans la progression de la recherche du patrimoine immatériel de la Bretagne et, plus généralement, de la culture du monde occidental.

FRANÇOISE LEMPEREUR

Maître de conférences, Université de Liège

GUILLOREL, ÉVA et DAVID HOPKIN (dir.). *Traditions orales et mémoires sociales des révoltes en Europe XVI^e-XIX^e siècle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020, 412 p. ISBN 978-2-7535-7982-8.

Ce volume de 400 pages, publié en 2020 par les Presses universitaires de Rennes, rassemble treize contributions issues de rencontres scientifiques tenues aux universités de Caen (2013) et Oxford (2014). Traduction revue et augmentée de *Rhythms of Revolts : European Traditions and memories of Social Conflicts in Oral Culture* (Londres, Routledge, 2017), il est dirigé par Éva Guillorel et David Hopkin, deux historiens auxquels on doit des travaux de référence sur le folklore et les traditions orales et qui, depuis une dizaine d'années, animent des programmes internationaux de recherche sur les révoltes populaires en Europe à l'époque moderne.

Dans une longue introduction (p. 11-52), ils précisent la problématique de cette recherche sur des événements pour lesquels « la culture des insurgés est principalement orale et n'a laissé que peu de traces écrites ». Ils proposent toute une série de réflexions de nature à expliciter les lois spécifiques de l'oral et invitent à ne pas se cantonner aux seuls chants populaires, mais à interroger également les récits, légendes, prophéties, voire des genres courts trop souvent négligés.

Ils rappellent « la méconnaissance de la méthodologie appropriée à ce type de sources » chez des historiens « rarement formés au travail d'enquête de terrain, à la collecte et à l'interprétation du matériel oral ». Il faut dire que,